

Ganna Ottevaere-van Praag consacre aussi une étude au rôle que joue le fabuleux dans les récits pour les jeunes. Selon elle, le choix entre le réel et le fabuleux influence décidément la tonalité du livre. Tandis que les ouvrages du XIXe s. se déroulaient dans un monde découpé de la vie réelle et situé hors d'un temps et d'un espace déterminables, dans les romans modernes, nous sommes témoins de l'irruption du fabuleux dans le monde réel, la frontière entre les deux s'efface ou se transmet dans l'intérieur psychique du héros. Le dépassement de cette frontière est souvent associé avec la maturation du personnage.

Dans le dernier chapitre, l'auteur présente une analyse de quelques adaptations en constatant que l'adaptation contribue à définir les exigences de la narration accessible aux plus jeunes. L'analyse des œuvres adaptées, telles que *La Métamorphose* de Kafka, *David Copperfield* de Dickens ou du *Décameron* de Boccace dévoile les procédés que les adaptateurs adoptent pour rendre l'œuvre lisible aux jeunes. Une telle œuvre se distingue par une grande économie de moyens, tant linguistiques que thématiques.

Ganna Ottevaere-van Praag a accompagné ses études d'une bibliographie des ouvrages consultés et d'un index chronologique des quelque deux cents œuvres analysées, parues depuis 1925. L'index des œuvres antérieures à cette date se trouve dans sa thèse de 1987.

On pourrait reprocher au livre *Le roman pour la jeunesse* une certaine disproportion entre différents chapitres. En plus, l'auteur même est consciente du fait qu'elle n'a pas soumis à l'analyse toutes les techniques narratives possibles qui conditionnent la lisibilité des romans pour les jeunes.

Néanmoins, malgré ces détails, il s'agit d'une œuvre d'une qualité et d'une érudition très peu communes dans le domaine de la critique de la littérature enfantine. Toutes les constatations de ce livre se basent sur une profonde connaissance du champ étudié et sur son analyse détaillée. Grâce à la définition «libérée» du terme «roman pour la jeunesse», le public spécialisé obtient une étude solide qui décrit l'évolution et les tendances de la prose moderne pour les jeunes dans le cadre mondial.

Luděk Janda

Jacques Poirier, **L'esprit du lieu: La Bourgogne et ses écrivains**, Dijon, Centre de Recherches Le Texte et l'Édition, Université de Bourgogne 1998, 225 p.

Il se peut qu'une région s'avère vraiment fructueuse comme espace culturel, car, étant avant tout une histoire et une unité géographique, elle propose une grande variété de thèmes de création non seulement littéraire. Ainsi de la Bourgogne qui a vu naître à travers son passé un beau nombre d'écrivains d'une renommée plus étendue que leur pays natal. La liste serait, à coup sûr, longue, arrêtons-nous donc à ceux dont l'œuvre fait l'objet de recherche des collègues bourguignons.

Lorsqu'il se met à créer, en se proposant de lancer un message à un public, tout auteur issu du milieu provincial n'a, en effet, que deux possibilités: s'ouvrir au monde dans la tentation de l'universel, tel est le cas de Bossuet ou Vivant Denon, ou, tout en évitant à la fois le désir de l'universalisme et les louanges du régionalisme, fonder son identité personnelle sur un attachement continu au paysage natal, comme par exemple Olivier de la Marche, Aloysius Bertrand, Romain Rolland, Colette ou Christian Bobin. Traitant les œuvres de ces auteurs sous différents aspects, les dix communications incluses dans le présent recueil trouvent leur origine dans le colloque *Écrivains de Bourgogne* organisé sous la direction de Jacques Poirier les 13 et 14 mai 1997 à l'Université de Bourgogne.

Rapportant d'abord la généalogie des ducs de Bourgogne ainsi que diverses théories de l'origine de ce toponyme, Jean-Marie Fritz s'est donné pour thème de son étude le prologue des *Mémoires* d'Olivier de la Marche. Ce lettré bourguignon avait conçu ce texte à la fois pédagogique et idéologique comme le manuel de généalogie basée sur le modèle désormais appelé par l'auteur de l'étude «alexandrin ou herculéen», qui en concurrence avec le schéma «énéidien» plaçant l'origine de la dynastie à l'instant même de la chute de Troie et désignant les Troyens exilés pour prédécesseurs des Francs et des Bourguignons. Empruntant l'autre modèle, Olivier de la Marche s'appuie sur le personnage mythique d'Hercule qui, ayant parcouru l'Égypte, traversé l'Espagne, arrive en Celtique et, épousant Alise, fondatrice de la métropole des Celtes Alésia, fonde la dynastie des rois de Bourgogne. A l'instar du prologue des *Mémoires*, la seconde partie de l'étude porte sur l'étymologie du nom de Bourgogne. Olivier de la Marche soutient la théorie d'Orose et d'Isidore de Séville disant que les Bourguignons (Bourgondes) étaient à leur origine «habitants des bourgs». L'auteur du prologue se montre tout de même critique vis-à-vis ces deux autorités médiévales en matière de l'histoire et se tient à l'écart de leur allusion à l'origine barbare des Bourgondes («Vandales venus de Germanie») privilégiant la thèse de l'autochtonie. Dans son travail sur l'historiographie médiévale, Jean-Marie Fritz a réussi à joindre deux objectifs: présenter une partie de l'œuvre d'une des plus importantes figures de la cour des ducs de Bourgogne ainsi que de la pensée médiévale de ses collègues et initiateurs et apporter des renseignements très intéressants concernant l'étymologie du nom de la région-mère de tant d'écrivains.

Le thème pastoral est sans doute étroitement lié à la création littéraire provinciale. Originaire de Bourgogne, Bossuet en est la preuve. Parcourant les ouvrages de cet écrivain, Gérard Ferreyrolles a tenté d'esquisser le modèle du berger tel que Bossuet l'évoque: à la différence de celui de Forez, le berger de Bossuet retient une qualification morale, car il travaille et mène une véritable existence de pasteur, point adonnée aux amoureuses conversations. La question sur la dégénération de ces pasteurs, vu leur vie commune avec les bêtes, est résolue par Bossuet lui-même qui prétend que les animaux étant privés de perversité ne le sont ni de bêtise ni de brutalité et les bergers sont les plus proches intellectuellement des bêtes parmi ceux qui en sont trop éloignés. L'état patriarcal lié à la vie pastorale est, reconnaît Gérard Ferreyrolles avec Bossuet, à l'origine de la royauté, puisque le prince, à l'instar du pasteur, nourrit et protège son troupeau et déploie par la suite un intérêt particulier pour l'agriculture. L'auteur va encore plus loin en attribuant à l'animal et à la terre une primauté ontologique, étant donné leur nature non dégradée par le péché, et c'est là que Bossuet voit naître la liberté des bergers. Finalement, les bergers bossuetiens apparaissent, en tant que les premiers évangélisés prédisposés à être des chrétiens achevés, les porteurs privilégiés des valeurs religieuses. S'adonnant à l'amour qui aime selon Bossuet la campagne et pour pouvoir se prêter totalement à l'extase, le berger devient l'homme de l'errance. La vision du berger est ainsi à la fois plus réelle grâce à l'évocation de ses labeurs et pauvreté et plus symbolique, l'errance du berger n'étant que l'annonce que l'homme n'a encore retrouvé son lieu.

Voilà les écrits des voyages de Vivant Denon qui ne font que témoigner de cette symbolique bossuetienne. Cet auteur bourguignon et muséographe napoléonien connu surtout par l'administration du Musée du Louvre représente la matière que Daniel Claustre, à force de nombreuses citations illustratives tâche de faire ressortir de l'oubli injuste en invitant à sa redécouverte.

Aloysius Bertrand à qui la littérature doit d'être l'inventeur du poème en prose était aussi découvreur de l'association de plusieurs domaines d'art, notamment la peinture et la poésie. Aline Blancher constate qu'en transposant les formes picturales et visuelles en poésie, le poète parvient à

faire le lecteur s'élaborer une «toile mentale». Le plan visuel des poèmes est bâti sur des lignes de force verticales figurant l'essor impossible — la chute, lignes horizontales qui symbolisent l'errance, la mort ou cauchemar et sur des principes de symétrie et variété assurant à la fois la cohérence de même que la variété de la composition. La verticalité diabolique liée à l'enfer se reflète dans les formes architecturales, tandis que la mort omniprésente symbolise les deux positions. La monotonie de la symétrie du décor est souvent brisée par d'autres formes, notamment le triangle, que l'auteur appelle les «fenêtres» du poème. Analysant de ce point de vue le poème «Un rêve», Aline Blancher offre une approche possible des textes d'Aloysius Bertrand.

C'est à travers une relation épistolaire avec le géant de l'art poétique Victor Hugo que deux personnages marquant l'histoire littéraire de la Bourgogne sont introduits. Membres correspondants de l'Académie de Dijon, Charles Brugnot et Théophile Foisset ont noué avec Victor Hugo des liaisons empreintes d'une cordialité peu commune qui témoigne — en termes de Jacques-Rémi Dahan — du sentiment de mener une lutte contre le monde ancien typique pour les dernières années de la Restauration. Il paraît que c'est Brunot qui, par l'intermédiaire de ses critiques épistolaires de l'oeuvre hugolienne, initie Foisset à cette oeuvre. Ce dernier lance immédiatement un nouveau périodique littéraire *Le Provincial*, destiné à reprendre le rôle de la lyonnaise *Académie provinciale* disparaissante, il suit la doctrine du catholicisme monarchique et libéral. Victor Hugo montre ses applaudissements vis-à-vis de cette action et n'hésite pas à y contribuer avec ses poèmes. La collaboration s'élargit encore, dès que Foisset s'installe à Paris. Pourtant, aucun d'entre eux n'a pu empêcher l'échec financier du *Provincial* et le décès de Brunot n'était que le point final de cette histoire d'amitié et d'une collaboration certainement fructueuse. De nombreuses citations de la correspondance illustrant les scènes de ces relations dévoilent en partie le grouillement littéraire hors de la capitale relativement vif.

Il arrive qu'un romancier impose le silence à un roman de jeunesse pour en parfaire la poétique dans les oeuvres à venir et qui lui vaudront sa renommée. Tel est le cas du roman *Les Cloportes* de Jules Renard. Bruno Curatolo a pris la peine de repérer, notamment dans le journal du romancier et dans sa correspondance, toutes les raisons qui ont poussé Jules Renard à laisser ce roman oublié sous forme de manuscrit au fond du tiroir. Or, l'auteur de l'article appuie l'hypothèse mentionnée dessus en comparant *Les Cloportes* à un autre texte, cette fois déjà édité à savoir *Poil de Carotte*, et il en arrive à constater que certains passages avaient, à coup sûr, le modèle dans *Les Cloportes*. Analysant un extrait presque identique des deux romans, l'auteur conclut que Renard n'a fait, que changer le mode narratif, en d'autres termes ce que le récit de *Poil de Carotte* a perdu en «objectivité», il l'a gagné en vérité, ce qui sent moins le roman ou la recherche du pittoresque qui est une des qualités essentielles des *Cloportes*.

L'étude suivante, de la plume de Jacques Poirier, porte sur l'oeuvre du «dernier représentant de la sensibilité romantique» visée sous l'aspect thématique avec une pincée de psychanalyse. Le leitmotif des romans de Romain Rolland — le désir — fait partie de l'intérêt majeur de l'oeuvre romanesque rollandienne: concilier le règne du désir en son anarchie propre avec les intérêts de la communauté. S'appuyant sur de nombreux exemples des personnages, Jacques Poirier démontre comment le désir déconstruit les valeurs de la cité, c'est-à-dire quel est l'effet produit par le conflit entre l'«être-à-soi», amour de soi-même, et l'«être-avec», amour d'autrui qu'exige tout projet politique. Le personnage rollandien est en effet gouverné par l'amour de soi, tout en se rendant compte de l'écart du monde et de l'éthique. Face au clivage traditionnel de voies proposées à l'homme, celle du désir et celle de connaissance, Romain Rolland prêche le chemin du désir et la vie d'instincts «primordialement inscrits» avant la connaissance.

Un autre thème vu aussi sous l'aspect psychologique, la rupture amoureuse dans les romans de Colette, fait l'objet de l'analyse de Marie-Anne Arnaud-Toulouse qui constate que l'intérêt majeur de la recherche de Colette en son écriture est celui de l'instant préalable à la rupture, un des moments rares et chargés de sens. Distinguant deux sortes de rupture — féminine et masculine, l'auteur compare les différents effets de cette révélation du profond malentendu sur les personnages des deux sexes. Tandis que le personnage masculin ne fait que céder le plus souvent à cette faillite d'amour, la femme y voit une sorte d'issue de la «métamorphose» sollicitée par l'homme et par l'âge. Le personnage de Julie de Carneilhan est donc, conclut Marie-Anne Arnaud-Toulouse, l'exemple d'une figure presque parfaite de l'imperfection féminine.

Étant sans doute l'un des plus importants attributs de la Bourgogne, le vin est aussi le thème principal de l'avant dernière communication qui se propose d'interpréter la poésie d'André Frénaud consacrée presque totalement à ce breuvage des poètes. Le vin agrandit les horizons, apaise, prive l'homme de tout son mal, mais aussi symbolise le vieillissement, bref il a la valeur d'un omnipuissant pour ce poète bourguignon.

La dernière réflexion soumet le roman *Isabelle Bruges* de Christian Bobin au regard critique en trois temps: en commençant la description du rôle joué par différentes conceptions du savoir («sagesse pesante» opposée à une sagesse déraisonnable de l'amour qui semble être préférée par le romancier en question). Véronique Dufief-Sanchez démontre la contradiction entre ce que Christian Bobin dit à propos de la littérature et son écriture pour enfin constater qu'en dénonçant dans son oeuvre le masque et l'artifice, le romancier se condamne lui-même à la littérature. Prenant l'appui sur le roman même, l'auteur souligne néanmoins les qualités de ce texte, surtout au niveau thématique, à savoir les motifs de l'eau et de la voix, qui ont une valeur symbolique.

Le présent recueil est une mosaïque d'études dont le thème est sans doute très large. Chez certains, la Bourgogne ne représente que le pays des premiers temps, chez d'autres elle peut donner un éventail de sujets de réflexion. Les chercheurs dans le domaine littéraire s'en sont acquittés avec une habileté enviable en montrant avec quelle variété d'approches du texte littéraire peut-on s'y lancer.

Petr Dytrt

Oldřich Bělič, Verso español y verso europeo. Introducción a la teoría del verso español en el contexto europeo. En colaboración con Josef Hrabák, Santafé de Bogotá, Publicaciones del Instituto Caro y Cuervo 1999, 622 p.

El Instituto Caro y Cuervo colombiano ha publicado hace poco menos de un año un ambicioso libro del conocido hispanista checo Oldřich Bělič quien pretende presentar — según indica el título — el verso español comparado con los sistemas versales en varias lenguas europeas. Se trata de una obra que se ofrece al lector a modo de síntesis de las ideas sustentadas por el teórico literario checo en torno al verso. Oldřich Bělič formula su teoría apoyándose en la obra de Josef Hrabák (1912-1987), otro teórico literario checo, a quien menciona como coautor del libro, así como en los trabajos de los miembros de la Escuela formal rusa, y sobre todo en las investigaciones elaboradas por la Escuela de Praga.

La obra está dividida en dos partes, cada una precedida por una introducción. La primera parte, llamada *Conceptos generales* (pp. 20-258), a su vez, consta de dieciocho capítulos en los que se ofrecen definiciones de los conceptos versológicos generales. Citando al conocido teórico checo